

son bref du même mois. Ni ses promesses les plus libérales, ni ses actes les plus sages, ni le changement de son ministère ne purent faire naître un moment de calme salubre au milieu de cette tempête si terrible et si imprévue. La révolution porta la fureur jusqu'à assassiner son premier ministre, M. le comte de Rossi ; et ce crime fut consommé avec un sang froid et une rage dignes de l'enfer....

La nuit qui précéda ce noir attentat, des jeunes gens se réunirent dans une salle de spectacle, et là s'exercèrent à l'assassinat sur un cadavre. Lorsqu'ils furent certains qu'ils pourraient du premier coup atteindre la veine jugulaire, ils se donnèrent rendez vous pour le lendemain. Le matin du jour suivant, Rossi recevait d'une française qui habitait Rome, la comtesse de Menou, un billet ainsi conçu : — " Gardez-vous bien de vous rendre au Palais législatif, la mort vous y attend. " — " Ne sortez pas de chez vous, ou vous serez assassiné, " lui écrivait de son côté la duchesse de Rignano. Rossi cependant se rend chez le pape, qui lui recommande de prendre toutes les précautions pour éviter, lui dit-il, " à nos ennemis un grand crime et à moi une immense douleur. Votre vie est en danger. " — " Ils sont trop lâches, répondit Rossi, ils n'oseront pas. " — " Dieu le veuille, répond le Saint Père ; en attendant, recevez la bénédiction que je vous donne de toute mon âme. "

Au moment où Rossi descendait l'escalier du Quirinal, un prêtre l'arrête et lui dit : " Si vous allez à la Chancellerie, vous êtes mort ; les conjurés sont à leur poste, le poignard attend. "

Soixante individus, à figures sinistres et couverts de manteaux, attendaient en effet dans la cour de la Chancellerie. Ces monstres à face humaine accueillirent le ministre par des sifflets et formèrent une haie sur son passage. Rossi les regarde avec dédain, et s'avance sans exprimer aucune crainte. L'un d'eux le frappe alors par derrière sur l'épaule gauche ; Rossi se retourne la tête et présente ainsi la veine jugulaire à l'assassin, qui se tenait à sa droite. Le coup est aussitôt porté par une main sûre. Rossi tombe, puis se relève, monte quelques marches et retombe pour ne plus se relever et baignant dans son sang....

(A continuer.)

L'Agriculture.

Un agronome intelligent nous disait, il y a quelque temps : " En fait d'agriculture, Montréal est de dix ans en avant de Québec, " et il ajouta " Mais c'est bien autre chose, si on établit la comparaison entre le Haut-Canada et nous ; il a au moins cinquante ans en avant de nous. Là, la cause agricole a fait un pas immense ; on y rencontre des manufactures où se fabriquent des instruments aratoires perfectionnés presque à toutes les portes. Là, l'élevage des animaux, le choix des races, ont tellement attiré l'attention des cultivateurs, que partout on rencontre des troupeaux de premier choix. Là, le sol est traité avec une véritable intelligence ; partout des assolements appropriés aux terrains, des labours profonds et plusieurs fois répétés, des engrais abondants et distribués à propos, des amen-

dements appliqués avec discernement, des prairies étendues, de gras pâturages, etc. "

A quoi donc devons-nous attribuer cette supériorité du Haut-Canada en fait d'agriculture, sur le Bas-Canada et notamment sur le district de Québec ? A trois causes principales : d'abord, à son goût pour la lecture des journaux agricoles, chaque famille a son journal. En second lieu, à l'immigration qui, chaque année, lui amène de nombreux cultivateurs possédant toute l'expérience des vieux pays, munis des connaissances les plus utiles tant sur la manière de traiter le sol, que sur les soins à donner aux animaux. Enfin, le Haut-Canada doit sa supériorité sur nous à un climat plus favorable. Cette dernière cause est absolument indépendante de nous, car nous ne saurons jamais la contrôler. Quant à la seconde, c'est-à-dire l'immigration, on ne saurait y suppléer pour le présent, qu'en suivant les meilleurs modèles que nous avons sous les yeux, et en procurant l'enseignement agricole dans les écoles spéciales, à un aussi grand nombre de jeunes cultivateurs possible. Pour la première cause de succès, elle peut exister pour nous, comme pour les cultivateurs du Haut-Canada ; nous pouvons nous procurer des journaux agricoles aussi bien qu'eux ; mais voilà bien la plus grande difficulté pour beaucoup d'entre nos cultivateurs ; ils ne veulent pas lire ; ils ne veulent pas apprendre leur métier, comme ils le disent eux-mêmes, des *messieurs*. Ils croient en savoir bien plus long que tous ceux qui font une étude spéciale de cet art. Pour eux l'agriculture a toujours été un *métier*, et ils sont décidés à ne jamais faire de ce *métier* un art.

Il est facile de comprendre que tant qu'ils persisteront dans ce travers d'esprit dans leur ruineuse routine, l'agriculture, au lieu d'avancer et de progresser, ne fera que retrograder ; et les terres qui possèdent encore un reste de fertilité, s'épuisent promptement, et deviendront comme celles qui autrefois étaient des greniers d'abondance, et qui aujourd'hui ont perdu toute valeur, et ne poussent ni prairies, ni paccage, ni céréales.

Nous le disons pour la centième fois aux cultivateurs du Bas-Canada, si vous voulez progresser en agriculture, et récolter 30 minots là où aujourd'hui vous ne récoltez que 4 à 5, profitez de l'expérience des autres, imitez les bons modèles de votre localité, et lisez les journaux qui s'appliquent à vous faire connaître les meilleures méthodes d'agriculture qui ont fait la fortune de tant d'autres et qui peuvent faire la vôtre.

Un autre moyen de succès en agriculture est l'importation de reproducteurs de différentes espèces d'animaux, pour réparer le décroissement que le manque de soins ou de nourriture convenable ont forcément amené dans les races canadiennes.

Sur ce point, nous avons bien dans le district de Québec quelques amis de l'agriculture, qui se sont imposés de généreux sacrifices pour procurer aux habitants de leur localité de bons reproducteurs ; mais, nous le disons à regret, plusieurs n'ont pas su profiter des avantages qui leur étaient ainsi offerts, et au lieu de payer quelques sous de plus, ils ont préféré se servir de reproducteurs abâtardis qui ne peuvent donner que de tristes écrous.

Sur ce point encore, Montréal a pris le devant, et nous voyons par les différents rapports des sociétés d'agriculture que cinq d'entr'elles, et un particulier, M. Hébert, de Chateauguay, attendent prochainement de l'Europe des reproducteurs de la race chevaline. Ces sociétés sont celles de Beauharnois, de l'Assomption, de Verchères, No. 1, qui ont demandé des reproducteurs *percherons*, et celle de Chateauguay qui a préféré un reproducteur *breton*, et enfin celle d'Huntingdon, qui doit recevoir un reproducteur *anglo-normand*.

Maintenant, si on nous demande notre opinion sur le choix de ces différentes sociétés, nous dirons avec la *Revue-Agricole*, que nous donnons la préférence au *percheron*. Le *percheron*, en